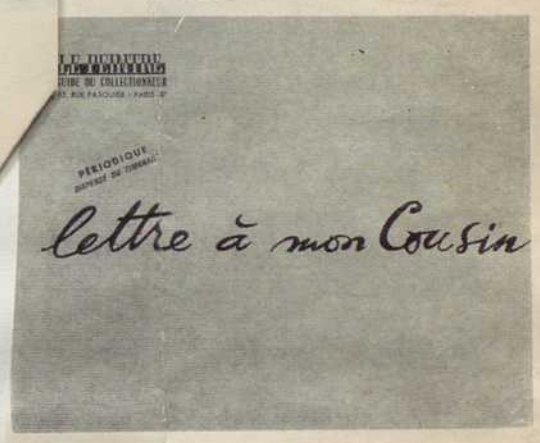
MAURIAC

J'étais trop ému pour répondre à mon visiteur que cela recoupe ma propre expérience, que j'ai toujours été plus sensible quant à moi aux preuves et aux témoignages de cet ordre qu'à tous les discours — preuves et témoignages dont des agnostiques, des athées, peuvent être porteurs à leur insu, et à plus forte raison les poètes, les peintres, les musiciens surtout. Quelques mesures de Mozart donnent à ceux qui l'aiment cette sensation directe du surnaturel que Claudel reçut de Rimbaud. Rien de si banal en réalité que cette expérience, que l'évidence de cet amour.

Ce n'est pas Dieu qui est mort, c'est cette génération qui a perdu de son âme. La preuve ? Allez faire un tour à la Biennale, non pour rire, mais pour pleurer. Voilà donc pourquoi ces impuissants et ces stériles se jettent sur ce que les âges précédents lui ont légué et ils n'ont su qu'inscrire au-dessous le mot FIN : Les toiles impressionnistes semblent comme usées par ces millions de regards avides et désespérés d'une génération en qui tout est venu s'anéantir.



LE PEINTRE
42, Rue Pasquier · VIIIe
16 NOVEMBRE 1967

Mon cousin, merci d'avoir pris la peine de m'écrire à propos de mon anticommentaire de la Biennale dite des Jeunes. Votre amitié m'est précieuse et savoir votre plume trempée dans la même encre que la mienne réconforte je vous assure, mais je vous adresse un tout petit reproche, toutefois vous avez quelques excuses mais pas celle de prétendre que l'esprit — si peu fin — se dégageant de mon texte vous a ébloui au point de ne pouvoir apprécier bien les illustrations se rapportant à l'événement capital de cette ex-capitale que la ville de Paris est devenue. En effet l'une des œuvres reproduites n'était nullement répertoriée, ne faisait point partie des chefs-d'œuvre de cette affreuse, tapageuse, fangeuse biennale si coûteuse. Elle est tout simplement de mon fait et j'avais souligné le canular en inscrivant le nom de l'artiste, K. Nulhart, citoyen de la Bézombie le pays que l'on sait car nous sommes incollables en géographie.

Que l'on puisse glisser un « tableau » — représentatif, en somme d'un événement — construit avec les moyens si limités dont dispose un critique en son bureau et cela le temps que s'établisse par téléphone une communication avec la proche province étonnerait si nous n'avions pas la vue fatiguée pour toutes les sortes d'objets répugnants offerts à notre admiration et qui sont l'apanage de cet anti-art qu'apprécie hautement le maître haut-juché de notre destin culturel. Aussi Cousin vous êtes donc excusable : il est difficile d'isoler du monde que l'on veut nous imposer le vrai du faux alors que tout est mensonge, le beau du laid alors que tout est hideux, l'intelligence de la sottise alors que tout est insensé, le courage de la lâcheté alors que tout est démission, le canular de la vérité alors que tout est farce, la lumière de l'ombre alors que tout est nuit, la raison de la folie alors que tout est délire, le plein du vide alors que tout est néant, le sourire du rictus alors que tout est grimace, tout de rien et rien de tout alors que tout n'est que rien. Mais lorsque peinture est peinture, image d'une pensée, reflet de l'être, chant de la nature, l'homme spectateur retrouve devant l'art le plein usage de ses facultés.

Peignez comme vous faites, cousin, nous avons besoin de vous. Tout de cœur à vous.

J.C.